

durable sur son image dans une partie de l'opinion publique américaine, qui ne manqua pas une occasion de lui rappeler les « *toy dogs of women* », notamment lorsque le chercheur fit une demande de visa en 1932.

Après cette déconvenue, Einstein se montra longtemps plus circonspect face aux demandes d'interviews. Les journalistes, avides d'informations sur le physicien, durent le plus souvent se contenter d'anecdotes glanées auprès de gens qui l'avaient croisé, tel ce conducteur de tramway berlinois qui affirma en 1924 qu'Einstein était mauvais en arithmétique, ce dernier lui ayant soutenu que la monnaie rendue était incorrecte. Les articles se concentrèrent donc principalement sur les nouvelles officielles – l'annonce d'un film expliquant la relativité, les conférences d'Einstein au Collège de France à Paris en 1922, l'entrée du savant dans le comité d'intellectuels de la Société des Nations, l'annonce de son prix Nobel, en novembre 1922, pour sa « découverte des lois de l'effet photoélectrique ».

Pourtant, en 1930, peut-être encouragé par les longs articles encenseurs parus à l'occasion des 25 ans de la publication de la théorie de la relativité restreinte, Einstein mit de côté ses résolutions et, à la demande du *New York Times*, accepta de livrer son opinion sur la religion et la science. L'article, publié le 9 novembre 1930, déclencha un tollé dans l'opinion publique américaine très puritaine. Einstein y recense « les sentiments et les besoins qui ont amené l'humanité à la pensée religieuse et à la foi » : d'abord la peur, ensuite les « sentiments sociaux », c'est-à-dire « le désir de conseils, d'amour et de secours [qui] favorisent la croissance d'une conception sociale ou morale de Dieu ». Selon lui, ces besoins ont conduit aux diverses religions que nous connaissons. Mais il en existe un autre, chez quelques « individus exceptionnellement doués ou des communautés particulièrement nobles » :

Chez ces derniers se trouve un troisième niveau de l'expérience religieuse, bien qu'il ne se manifeste que rarement sous sa forme pure. J'appellerai cela le sentiment religieux cosmique. [...] L'individu ressent la vanité des désirs et des objectifs humains, et la noblesse et l'ordre

merveilleux que révèlent la nature et le monde de la pensée. Il ressent la destinée individuelle comme une prison et cherche à connaître une existence totale, une unité pleine de sens. [...] Ce sentiment religieux cosmique [...] ne reconnaît ni dogme, ni Dieu à l'image de l'homme. [...] Il me semble que la plus importante fonction de l'art et de la science est de faire naître et de nourrir ce sentiment chez ceux qui lui sont réceptifs. [...] Le sentiment religieux cosmique est la plus considérable et noble force motrice de la recherche scientifique.

Cet article donna lieu à de vives réactions émanant de presque toutes les communautés religieuses et à de nombreux

Je désapprouve les annonces de prépublications dans la presse généraliste

A. Einstein, *New York Times*,
7 mai 1935

courriers au journal. Dans l'un d'eux, le révérend Fulton Sheen conseilla à Einstein de retirer la lettre « s » de « cosmique », considérant que sa vision de la religion n'était que « pure stupidité et balivernes ».

On aurait pu croire qu'avec le temps, Einstein serait devenu plus prudent et réservé en livrant ses opinions. Mais jusqu'à la fin de sa vie, il continua à dire au journal ce qu'il pensait, quitte à y être catalogué d'ex-pacifiste, lorsqu'il affirma le 29 décembre 1941, trois semaines après l'attaque surprise de Pearl Harbour, que les démocraties l'emporteraient sur les puissances totalitaires, mais qu'il faudrait frapper fort pour y parvenir. Pourquoi Einstein a-t-il tant communiqué, parfois au mépris des contingences

sociales, religieuses ou politiques ? Ne savait-il pas résister au virus médiatique ? Ou y trouvait-il aussi son intérêt ? Car entre-temps le physicien, loin d'être un simple « *people* » manipulé par les journalistes, avait appris à utiliser la presse pour servir son besoin de communication scientifique.

Effets d'annonce

Il avait commencé le 22 mars 1923, en recevant un correspondant du *New York Times* à Berlin afin de lui faire part des résultats de ses dernières recherches. Il y annonçait « une nouvelle découverte qui fera selon lui encore plus sensation que sa théorie de la relativité ». Rien de moins.

Cinq jours plus tard, en apparence pas rancunier, Einstein confiait à Cyril Brown lui-même (l'auteur de l'article sur les « *toutous des femmes* ») les détails de sa nouvelle théorie, dite du champ unifié :

Je peux vous dire de quoi elle parle en une phrase [...]. Elle concerne la relation entre l'électricité et la gravitation [...]. C'est une théorie purement mathématique qui ne peut donc pas être expliquée au profane.

Une adroite façon pour le physicien de détourner la puissance du quotidien pour faire des effets d'annonce en n'hésitant pas à jouer sur le registre du mystère (trop compliquée pour être comprise) et celui de la surenchère (plus fort que la relativité générale), alors même que ce champ de recherche allait se révéler une impasse ! Einstein consacra en effet le reste de son existence à tenter de développer sa théorie du champ unifié. Mais en vain. Jusqu'en 1933, il informa régulièrement les journaux de ses derniers avancements. Puis, devant ses tentatives infructueuses, il cessa de communiquer ses résultats. Et lorsqu'en 1949, le *New York Times* publia un article intitulé : « La nouvelle théorie d'Einstein est la clé maîtresse de l'Univers », Einstein refusa de recevoir les journalistes et demanda à sa secrétaire Helen Dukas de leur transmettre ce message : « Revenez me voir dans vingt ans. »

Autre effet d'annonce contrôlé par Einstein : son changement radical de vision du cosmos en 1931, dont il réserva la primeur à la presse. Le *New York Times* présenta même,